

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 71 (1968)

Artikel: Palimpsestes sur le sable
Autor: Simon, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ROBERT SIMON

PALIMPSESTES SUR LE SABLE

Ton long regard vert et d'amande
à jamais comble mon attente
ô rayonnante !
L'ardente flamme de naguère
reste vive, reste sereine.
Tu demeures du jour la rassurante reine.



Plus frémissante, plus pure
que printemps dans les bouleaux !
Toi ma palme sur le ciel,
plus aurore que le sel,
immarcescible que l'eau !
Les feuillages de mes sources,
les sardanes de mon sang,
c'est toi qui les rassérènes.

Toi, sans cesse ma saison,
plus neuve que l'origine,
je t'élève dans mes mains
comme une amphore d'eau fraîche :
mon offrande, mon hostie
tutélaire à mes pénombres.

Je parcours ta chevelure,
gerbe d'avoine où chante la cigale,
qui peut s'étoiler de givre
ou s'embraser de soleil !

C'est pour moi seul ce langage du vivre !

Fougères, mes fougères, fraises des sous-bois,
oiseaux d'îles,
rameaux et floraisons de nos cueillettes ivres !

Demeure, amie, ma fraternelle sœur
lorsque de feu, mais de crainte est ma joie,
d'errante fièvre et d'angoisse latente !

Toi menacée comme l'herbe des prés,
comme un verger d'avril...
Car la faux détruit la fleur !
La fleur qui s'enflammait au jardin de la reine
sera tranchée demain.

Pourtant, il n'est qu'à moi le printemps de ta vie,
qu'à moi, perdu dans des rumeurs de jungle,
puis à la mort
qu'on désire sereine
et consentie.

Ah ! n'être qu'un éclat de plume au fond du ciel
et quitter ce vaisseau d'artères et d'entrailles...
N'être, au-delà de l'homme et au-delà de l'ange
qu'une infime parcelle de gel et d'azur !

Un frémissement d'eau que tout silence moire...

Quelle oasis peut-elle fixer la mémoire ?
Quel temple d'irréelle et parfaite unité
est-il à tout jamais dans les siècles planté ?
Une clameur d'amour ou de haine peut-être,
cri de soldat, chant de poète, voix de prêtre ?

Non, le sable que sèment et chassent les vents
ensevelit les morts et leurre les vivants ;
et toute route est vaine, ah ! vaine et sans issue,
mon âme de ce soir immensément déçue !

La blessure inguérissable :
C'est ce Monde sans remords ;
sur la mer et sur le sable,
le sang versé coule encore !

J'étais venu d'enfance, oubliant mon carquois,
vers les tournois du vivre et les routes de France,
écoutant la romance du vent dans les bois,
la rumeur qui naissait de l'aube et du silence.

Hélas, sur ces chemins, et d'estoc et de taille,
en de vaines batailles, pour un métal vain,
les frères orphelins que la fièvre fouaille
jetaient, vaille que vaille, le faible au ravin.

A l'écart du vacarme et du ciel ravagé,
au printemps de mon cœur, j'ai dû forger mes armes.
Mais les larmes rouillaient, roulant, ma dague et j'ai,
des faibles préféré les moins amères larmes.

O Dieu de charité
qui abandonnes-tu ?
L'aube se lève encore et tu ne viendrais plus ?
J'aurais, toute la nuit, subi mon insomnie ?

L'œil et le doigt !
Un seul oiseau crie sa famine !
Paupières de minuit, sans battements ouvertes
sous le front résigné.
Et sarcasme la mémoire ;
l'œil et le doigt !

Joindre minuit à l'aurore,
l'œil et le doigt !
Le doit, l'avoir, le bilan !
Mais les pertes et profits ?

C'est l'heure de vérité,
un socle d'éternité !
L'œil et le doigt,
la balance et le bilan
et la sangle de la nuit !

L'œil et le doigt !...

Dans le ciel où des vols de corbeaux se démembrant
on hésite à savoir si c'est mars ou novembre...



Mais renaît l'aube, les terreurs s'apaisent,
tout me semble sourire au jardin de la vie ;
la rose qui bourdonne se sent souveraine.

Voici les anémones du printemps nouveau !

Pâquerettes, cardamines,
liserons des barbelés,
ancolies en crinolines,
brunelles, genêts ailés...

Vous, scilles et corydales,
renoncules sans façon...
Toute une pluie de pétales
pour ma gerbe de chansons.

Et je cueille, cueille, cueille
mes rimes et mon printemps,
mille fleurs et mille feuilles
que je cueille, cœur battant !

Cependant toi d'orange
au fond de mon ciel vert,
folle orchidée aux corolles ouvertes,
tes yeux d'amande apprivoisent mes craintes
et mes fauves criards s'apaisent à tes pieds.

Un sang de figues vertes renaît en mes veines.
Tu nous a faits, Seigneur, de cendre, mais de feu,
comme le chardon bleu dont la caresse est vaine
mais qui connaît, enfin, de l'abeille l'aveu.